

MICHEL SARDOU LES MOTS DE SA VIE

Bernard Pascuito



LEDUC 

Ce qu'il dit compte beaucoup moins que ce qu'il écrit et ce qu'il chante. Sa vérité se trouve dans ses chansons, toutes ses chansons. C'est une œuvre foisonnante. Derrière tout cela, il existe aussi un homme que l'on ne comprend pas toujours, insaisissable, très flou dans plusieurs recoins de sa vie. Et qui semble tenir à son mystère. Mais après tout, il n'y a pas d'homme indéchiffrable, seulement des individus masqués ou distants.

L'idée de ce livre était de lever le masque, au moins un peu, d'approcher Michel Sardou autrement. Puisqu'il parle si rarement de lui, il était tentant de le raconter en quarante mots choisis, en toute subjectivité, pour mieux le cerner et le définir.

Quarante mots, de A comme Accident à V comme Vieillir, en passant par Croyances, Homosexualité, Maman, Mélancolie, Saltimbanque, Sud, Trouble... Le meilleur moyen d'aller au plus près de sa vérité.

Bernard Pascuito

Écrivain, journaliste, éditeur, **Bernard Pascuito** a publié une trentaine d'essais (*Les Héritiers*, Litos, 2024, *Les Politiques aussi ont une mère*, avec Olivier Biscaye, Albin Michel, 2017) et de biographies ou portraits dont *La Dernière Vie de Romy Schneider* (Le Rocher, 2018) *Belmondo, entre deux vies* (Robert Laffont, 2021) *John et Jackie, un couple impossible* (Le Rocher, 2023).

ISBN : 979-10-285-3862-0



20,90 euros
Prix TTC France



Rayon : Musique/Biographies

editionsleduc.com

LEDUC

**MICHEL
SARDOU**
LES MOTS
DE SA VIE

Correction : Agnès de Livron Duhamel
Relecture : Clémentine Sanchez
Maquette : Élisabeth Chardin
Couverture : Élisabeth Hébert
Photographie de couverture : © Frédéric Hervé / Bestimage

© 2026 Leduc Éditions
76, boulevard Pasteur, 75015 Paris
ISBN : 979-10-285-3862-0

**MICHEL
SARDOU**
LES MOTS
DE SA VIE

Bernard Pascuito



SOMMAIRE

21	ACCIDENT	133	HALLYDAY (JOHNNY)
27	ADMIRATIONS	139	HOMOSEXUALITÉ
33	AMOUR(S)	143	HUMILITÉ
39	ANNE-MARIE	147	LEMESLE (CLAUDE)
45	AUTOBIOGRAPHIE	155	MAMAN
51	BABETTE	161	MÉLANCOLIE
57	BÉLIER (FAMILLE)	165	MITTERRAND (FRANÇOIS)
61	CHEVAUX	171	MS MAGAZINE
67	CHRONIQUEUR	175	PENSIONS(S)
71	CONNEMARA	181	POPULAIRE
77	CROYANCES	187	POUR
81	DANTON	191	SALTIMBANQUE
85	DE GAULLE	197	SCANDALE(S)
91	DÉMÉNAGEMENTS	201	SOLITUDE
97	DEWAERE (PATRICK)	207	SUCCESSEUR(S)
101	ÉCRIRE	213	SUD
109	EX	217	THÉÂTRE
115	FERNAND	223	TROUBLE
119	FIGURANT	227	VIEILLIR
123	FILLES		
127	FRANCE (LE)		



INTRODUCTION

Écrire sur Michel Sardou, c'est, pour reprendre la définition de François Truffaut à propos de l'amour, une joie et une souffrance. C'est une joie car le personnage est attrayant, son intelligence évidente, ses textes sont limpides, ses chansons parlent pour lui, en bien. Elles disent sa complexité et sa sensibilité, ouvrent sur son plus beau visage.

C'est aussi une souffrance car, derrière les chansons, il y a un homme que l'on ne comprend pas toujours, qui reste très flou dans plusieurs recoins de sa vie. Et qui semble tenir à tout cela. Avec un peu d'audace, nous écrivions volontiers que lui-même, tous ces mystères le dépassent, ce qui indique la difficulté de la tâche. Cela n'a rien d'une promenade de santé. C'est une balade en terre inconnue, le risque est grand.

Si c'est un cœur inquiet, il le cache bien. Mais après tout, il n'y a pas d'homme indéchiffrable, seulement des individus masqués ou distants. L'idée était de lever le masque, au moins un peu. Ensuite, de découvrir comment le raconter en quarante mots choisis, en toute subjectivité, pour mieux l'incarner et le définir. Avec le défi ambitieux de se rapprocher, même à distance respectueuse, de Georges Simeon : comprendre et ne pas juger.

Cela aurait été tellement plus simple si tout le monde s'en était toujours tenu là. Ce ne fut jamais le cas, les haineux se ratatinant dans l'insulte et les *a priori*. Ou encore les boudeurs, ceux qui froncent le nez avec un certain mépris dès qu'on aborde le sujet qui fâche : Michel Sardou.

MICHEL SARDOU

Il y a heureusement les autres, tous les autres, si nombreux, les plus nombreux, suivant à l'inverse une trajectoire baignant dans l'amour aveugle, celui qui ne s'interroge jamais. Aimer sans comprendre n'est jamais une solution.

Deux mondes, donc, qui s'affrontent silencieusement depuis cinquante ans sans se rencontrer. Et qui donnent l'impression d'être passés à côté du personnage avec une même maladresse. Ceux qui l'aiment passionnément, de loin les plus nombreux, ont une bonne excuse : comme leur cœur, leur bonheur est simple. Ils le trouvent dans un ensemble de mots, de sons, de mélodies, d'inspirations, une voix unique, qui leur vont à merveille. Celui qui incarne cela leur ressemble : dès qu'il apparaît, ils tremblent d'émotion et n'en demandent pas plus. Cela explique les cent millions de disques vendus, les triomphes sur scène pendant cinquante ans, les salles pleines à craquer jusqu'à la dernière des dernières tournées. Après *La Dernière Danse*, il y a dix ans, qui devait marquer la fin de l'aventure, il y eut encore *Je me souviens d'un adieu*, sorte d'épilogue, d'ajout improvisé post-covid et confinement. C'était entre octobre 2023 et mars 2024, c'était hier ou presque. De la province française, son champ de gloire, à Bruxelles et son Forest National, pour finir à La Défense Arena, par deux concerts réunissant vingt-cinq mille spectateurs chaque soir. Il avait soixante-dix-sept ans, l'âge de la jeunesse irréductible, sans doute. L'affection grandissait encore tandis que le jour déclinait, d'une certaine façon. Sa voix avait perdu de sa hauteur, il y avait un peu plus de lenteur dans ses déplacements sur scène, il se faisait tard pour faire la fête, pas pour l'amour, les yeux embués par l'émotion et, déjà, la nostalgie.

Les autres, les contempteurs, ceux qui lui mènent une guerre sourde depuis aussi longtemps, ne cherchent pas trop loin. Ils n'aiment pas – pour les plus modérés – tout ce qu'il représente et déjà ce qu'il

LES MOTS DE SA VIE

chante. Ils le trouvent vulgaire, raciste, démagogique. Nous passons sur d'autres *compliments*. Avec une certitude : ça ne changera pas. Pour qu'il puisse en être autrement, il eut fallu prendre la peine d'écouter ses chansons pendant quelques heures, l'oreille attentive à défaut d'être bienveillante. Et comprendre que *Je vole, La Vieille, Un enfant, Si j'étais, Rouge, Je vous ai bien eus, Le Surveillant général, Le Privilège, Dix ans plus tôt, Une fille aux yeux clairs, Verdun, Il était là...*, pour ne citer que celles-là, méritent autre chose que des quolibets ou une indifférence teintée de dédain. Pour aimer, il faut au moins connaître. Pour détester aussi, nous semble-t-il.

Confronté à tant d'obstacles, de mépris et parfois de violence, son destin aurait pu s'effilochoir, et si ça n'est pas arrivé, c'est que le creuset de l'enfance l'avait très tôt paré à tout. Apparemment, rien qui puisse forger un caractère, si l'on y regarde de plus près. Plutôt un sentiment de vacuité, de laisser-aller dans les méandres d'une vie familiale qui ne ressemblait à rien de traditionnel. Des parents artistes, le plus souvent sur les routes, une grand-mère extravagante pour meubler ses premières années d'enfant unique. Son plus beau souvenir ? Dans sa petite enfance, il a été élevé dans le petit village de Kœur-la-Petite, dans la Meuse, par une nourrice qui exerçait parallèlement la profession de garde-barrière, et se prénomrait Marie-Jeanne. C'est à cette femme jamais oubliée qu'il avait dédié en 1994 la chanson *Marie ma belle*¹. Ce temps béni n'a pas duré. Le reste de son enfance fut plutôt consacré à suivre ses parents dans les cabarets parisiens où ils se produisaient, parfois à les accompagner dans leurs tournées ou à les attendre sous la surveillance d'une nurse.

Plus tard, la pension et encore beaucoup de solitude enrobée de silence, les week-ends sacrifiés au métier de Jackie et Fernand. On

1. Musique de Jean-Pierre Boutayre, paroles de Michel Sardou.

MICHEL SARDOU

lit dans cette adolescence l'ennui qui guette au bout de chaque couloir, la tristesse des soirs qui tombent sans qu'il se soit rien passé, le refuge dans les livres, les dimanches après-midi entre littérature et Histoire. C'est sans doute là que tout a commencé, ça l'a rendu plus robuste, moins altérable. L'envie aussi de créer son propre chemin de liberté sans rien attendre de quiconque. De cette adolescence à la Modiano, il allait conserver pour toujours l'élégance de ses doutes et une certaine retenue que l'on ne trouve pas, en général, dans le milieu de la variété. La conviction aussi qu'il devrait au plus vite fuir ces eaux dormantes.

Car les retours à la maison, quelquefois, créaient un choc thermique. Mort du silence. Il laissait la place aux assourdissantes disputes conjugales. C'était pesant pour un enfant, difficilement supportable pour un adolescent. Ça ressemblait à une forme de prison, avec ce sentiment confus que de cela aussi il devait à tout prix s'échapper. Il allait refuser ce qui paraissait inéluctable : une paralysie totale de sa volonté et le sentiment que faire ceci ou cela dans la vie revient à peu près au même. Déjà, il n'était pas doué pour la soumission. Bien avant sa majorité, il choisirait la fuite. De la pension et du foyer.

À dix-huit ans, il épousait Françoise, une danseuse, avec laquelle il aurait deux filles. Plus tard, ce serait le mariage avec Babette qui lui donnerait deux garçons. Enfin, il entrerait dans le nouveau millénaire uni à Anne-Marie. Pour la vie, cela allait de soi. Assez curieusement, si ses histoires d'amour sont connues et plus ou moins suivies par son public, cela n'a jamais engendré d'hystérie collective. Sa vie privée est restée à l'écart de son immense popularité qui grandissait d'année en année. L'art d'être ailleurs.

Quand le succès est arrivé, colossal, envahissant, il était possible de penser qu'il raflerait tout sur son passage, y compris les souvenirs amers, les années maigres, peut-être ce penchant certain à la mélancolie. Il a presque tout emporté, pas l'essentiel, quand même.

On ne guérit jamais de son enfance, surtout quand elle n'a été que grisâtre. Généralement, devenus adultes, nous découvrons qu'elle possédait des pouvoirs que nous ne ferons que dilapider. Il lui avait manqué, pendant toutes ces années, sans qu'il le formalise absolument, la relation si complexe qui peut relier un fils à son père. Fernand était solide et aimant, c'était évident. Mais tellement mutique. Un garçon a besoin d'entendre son père, même quand il est loin. Et si ce n'est pas le cas, il se dit qu'il rattrapera plus tard le temps perdu.

Hélas, le 31 janvier 1976, Fernand est mort. Michel venait d'avoir vingt-neuf ans. Soudain, le temps perdu devenait du temps envolé pour toujours. Il n'y aurait pas de deuxième chance. Cinquante ans après, il reste surtout les silences encore, les remords et le manque qui ne s'estompe pas. Il a beaucoup parlé à son père depuis cinquante ans, pas seulement à travers ses chansons. Ça ne change rien. Quand on perd son père trop jeune, sans avoir assez reçu de lui, sans avoir partagé, c'est un gouffre qui se creuse. Que rien jamais ne pourra colmater. Peu importe qu'il ait été un bon ou un mauvais père, merveilleux ou très imparfait, prolix ou mutique. Quand il s'en va trop tôt, vous gardez l'âme boiteuse. Et ça ne s'arrangera jamais. Il a dû faire tout le reste de sa vie avec cette marque indélébile que l'on aperçoit parfois dans un regard ou au détour d'un mot.

Très vite, ses chansons, ou plutôt ses écrits, vont prendre le pas sur tout le reste. La provocation semble toujours présente. Mais vient-elle toujours de lui ? On ne le jugera plus désormais que là-dessus, sans

MICHEL SARDOU

se préoccuper de ce qu'il avait voulu dire. Il est tellement agréable de lire entre les lignes avant de poignarder quelqu'un.

Cela a commencé par *Les Ricains*, son premier mini-succès à vingt ans, interdit par le pouvoir gaulliste. Il y eut ensuite *Je suis pour*, compris comme un plaidoyer pour la peine de mort, *Le Temps des colonies*, soi-disant une ode au colonialisme, *Le Bac G* qui déclenchera la colère du ministre de l'Éducation, Lionel Jospin, et encore *Être une femme*, belle chanson pleine de bienveillance envers les femmes modernes mais considérée par les plus irréductibles comme un brûlot misogynne... À désespérer.

Il a fini par se lasser des titres polémiques – ou compris comme tels – et ne s'attend donc pas à être pris en défaut en 2007 quand il chante *Allons danser*². La chanson évoque certaines de ses valeurs : le travail, la liberté et l'autorité. « ... Parlons aussi fraternité. D'où que tu viennes, bienvenue chez moi. En sachant qu'il faut respecter ceux qui sont venus longtemps avant toi », conclut-il dans une mélodie mi-blues mi-celtique.

Au même moment, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur et candidat à l'élection présidentielle, défend des thématiques à peu près similaires (« Travailler plus pour gagner plus » ; « La France, tu l'aimes ou tu la quittes »).

Le clip ne va pas aider à sortir de la confusion. On y voit Michel dans une maison plutôt bourgeoise, interprétant sa chanson. Il chausse ses lunettes – une première –, fait un bras d'honneur et esquisse des pas de danse.

2. Extrait de l'album *Hors Format*, 2006. Paroles de Michel Sardou, musique de Jacques Veneruso. La chanson lui a donné pour la première fois de sa carrière l'occasion de jouer de la guitare sur scène.

Pour une fois, il prend la peine d'expliquer son texte : « Il n'y a pas d'ennemi, je ne suis plus vindicatif. C'est une liste non exhaustive de problèmes très difficiles à résoudre, pour qui que ce soit qui prendra les rênes, la gauche comme la droite », se justifie-t-il à l'époque dans *Le Figaro*. Tout en précisant plus tard au magazine *Le Point* : « Les discours, pour l'heure, ne m'intéressent pas. Je les écoute, puis je dis : "Allons danser, c'est du pipeau." »

C'est le refrain, c'est aussi tout le sens de sa pensée. Sans ambiguïté. *Allons danser*, c'est simplement la chanson d'un homme à bout de patience, qui met dans le même sac la gauche, la droite et toutes les promesses sans lendemain. Qui prône aussi le « mieux-vivre ensemble » dans le respect mutuel. Du bon sens, de l'humanité et rien d'autre. Sauf pour ceux qui n'ont pas envie de comprendre. Vingt ans après, il en existe encore, nous avons eu à le constater. Autant ne pas nous en soucier et... allons danser.

On le sait depuis longtemps, le talent est une chose que l'on pardonne difficilement. Ou alors il faut avoir l'intelligence de Renaud, quelque temps vindicatif (« Je n'aimais pas ce qu'il représentait ») avant de se rendre à l'évidence et de devenir son ami : « Ce qui m'énervait, c'est qu'il chantait des textes avec lesquels je n'étais pas d'accord mais qui étaient merveilleusement écrits. » À force de s'entendre dire qu'il avait tort, que Sardou valait beaucoup mieux que ce qu'il en pensait, il avait fini par aller voir. Et, bien sûr, il était tombé sous le charme. D'autres n'ont pas voulu faire cet effort et continuent de le pourfendre avec de moins en moins de vigueur, comme Don Quichotte combattant des moulins à vent. Et si tout n'était jamais qu'une histoire d'hallucinations. ?

Il a heureusement en lui cette force tranquille qui lui permet d'écoper quelles que soient les circonstances et les bassesses : « Même quand

je ne le veux pas, on trouve toujours qu'il y a de la polémique dans mes chansons, mais ça ne fait rien. Ça fait partie de l'image qu'on a... »

L'image. Il ne pourra pas dire qu'il ne l'a pas cherchée. Elle est incarnée par cet orgueil de n'appartenir à personne, ni à des lieux ni à des souvenirs. Le refus de se soumettre, toujours. Et ce sentiment de liberté qui l'enveloppe durablement au point qu'il en a imprégné ses deux fils. Avec à peu près les mêmes mots, l'un et l'autre disent à quel point il leur a appris la liberté. Par l'exemple, précise Romain. En nous ouvrant l'espace nécessaire, ajoute Davy.

Savoir qu'il ne faut surtout pas compter sur lui dès qu'il s'agit d'essayer de le comprendre. Il est évident qu'il tient à son mystère. Son destin ressemble à un film qui passerait trop vite. Quand il intervient, il y a toujours le risque qu'il nous égare. Nous ne savons pas grand-chose et ça semble l'amuser. Ses sentiments, ses rejets, ses chagrins et ses enthousiasmes, ses peurs, tout cela n'apparaît pas ou si peu dans ses mots de tous les jours. Son immense timidité, troublante mais invisible pour celui qui ne regarde pas de trop près, est responsable de bien des incompréhensions. Dans la vie de tous les jours, dans ses relations à autrui, elle a beaucoup contribué à brouiller les cartes. Parfois, il semble enfermé à l'intérieur de lui-même. Son visage semble de glace, comme s'il était le dernier gardien de tous ses secrets. Avec un peu d'attention, il est facile de voir que cette froideur n'est pas de son fait. Il la subit avec gêne et même s'il ne l'exprime pas, le phénomène le rend encore plus difficile à décrypter.

Ce qu'il dit compte beaucoup moins que ce qu'il écrit et ce qu'il chante. Là, il a trouvé sa vérité. Elle se trouve dans ses chansons, toutes ses chansons. C'est une œuvre foisonnante. Dans ses textes, il n'esca-

LES MOTS DE SA VIE

mote jamais, quitte à causer de gros dégâts. S'il sait très bien mentir – ça peut même devenir un jeu –, il n'a jamais appris à tricher.

Là aussi, il a laissé s'installer une confusion, pour ne pas dire un doute. Est-il l'auteur de ses chansons ? Il est vrai qu'il n'a jamais rien revendiqué – ce n'est pas son genre –, mais il est l'auteur ou le coauteur de deux cent quatre-vingt-deux chansons sur les trois cent trente-six qu'il a enregistrées sur disque³. C'est sa manière de travailler, seul ou très souvent en équipe, avec des auteurs d'immense talent, en un ping-pong verbal qui a fait naître quelques chefs-d'œuvre⁴. Il consent rarement à se mettre en avant quand il s'agit de ses textes, même s'il devrait le faire plus souvent. En 1986, au moment de la sortie de *Musulmanes*⁵, un texte d'une très grande sensibilité, il a fait une exception : « J'en ai eu l'idée alors que je courais le Paris-Dakar. Un jour, nous étions en repérage, peu de temps avant le départ de l'étape. Prenant un moment de détente, nous nous sommes baignés dans une source chaude au milieu du désert. J'ai alors eu l'impression que le ciel était très bas, qu'il nous écrasait d'une certaine manière. Les premières paroles me sont venues à ce moment-là... » "Le ciel est si bas sur les dunes/Qu'on croirait toucher la lune". » Naissance d'un chef-d'œuvre.

Pour le reste, il est apparu très vite que l'on aurait du mal à en savoir beaucoup plus sur lui. Si ce n'est par bribes. Plus il parle et moins il en dit, c'est certain. Et la plupart de ses silences semblent scellés pour toujours.

3. Hors version en langue étrangère et chansons créées spécialement pour les émissions de télévision. Il est également le compositeur ou cocompositeur de vingt-sept chansons. Chiffres fournis par Bertrand Penisson, auteur de *L'Encyclopédie musicale Sardou*, parue en deux volumes aux éditions Ramsay, 2021.

4. Voir entrée *Écrire* et entrée *Lemesle (Claude)*.

5. 1986. Paroles de Michel Sardou, musique de Jacques Revaux et Jean-Pierre Bourtayre. Pour *Musulmane*, il obtiendra la Victoire de la musique en 1987.





MICHEL SARDOU

Il fallait une certaine constance pour insister, quand même. Nous n'avons pas tant forcé et cela vient sans doute du fait que nous avons grandi avec lui, ses chansons, les incompréhensions, les élans, les éclats et quelques ombres. Depuis le jeune homme tout en noir de L'Olympia 1971 sur lequel notre regard s'engluait déjà, le temps a passé, nous avons aussi quelque peu vieilli et, après avoir fait comme lui une grande partie du chemin, nous avons acquis au moins une certitude : c'est encore la vie qui l'emporte.

Puisqu'il parle si peu et si maladroitement de lui, il était tentant de s'en rapprocher à travers des mots choisis qui semblent lui correspondre. Sans forcer son intimité, c'était une tentative d'aller là où se nichent ses émotions. Il ne s'agissait pas de prendre sa défense, il n'en a pas besoin, mais de montrer qu'il vaut mieux que ce que disent certains regards.

Ces quarante mots, de A comme Accident à V comme Vieillir, en passant par Croyances, Homosexualité, Maman, Mélancolie, Saltimbanque, Sud, Trouble..., essaient d'y voir un peu plus clair. Nous aurions pu ajouter I comme Insoumis, même si l'appellation est un peu dévaluée ces temps-ci. Mais Raquel Garrido et son mari Alexis Corbière, en rupture de LFI mais pas d'insoumission, le reconnaissent comme un des leurs et ne cachent pas leur admiration. Tout arrive.

Au bout de ce chemin escarpé, de ce portrait d'un être si complexe, nous repensons à Edgar Morin⁶ disparu quelques jours plus tôt et à cette phrase qui aurait aussi bien pu s'adresser à Michel Sardou : « La pensée complexe aide à affronter l'erreur, l'illusion, l'incertitude et le risque. »

La vie continue, elle ne fait semblant de rien.

6. Sociologue, philosophe, écrivain, mort le 29 mai 2026 à Paris (104 ans).

ACCIDENT

*« Je vous en prie trouvez ma femme,
Mais n'appellez pas mes parents.
Je ne supporterai pas leurs larmes.
Ma mère aurait peur de mon sang⁷. »*

... Le décor est planté. Le titre de la chanson, *Un accident*, n'annonçait rien de bon, la suite est glaçante. La preuve que le pire est parfois certain.

C'est en juin 1975 que cette histoire mise en musique par Jacques Revaux fait son apparition sur les ondes. Curieux moment choisi, puisque c'est à quelques jours des vacances et des premiers chassés-croisés automobiles que l'on entend pour la première fois les paroles de cette chanson.

Un homme que l'on imagine entre la vie et la mort, à la suite d'un accident d'automobile qu'il semble avoir provoqué, y exprime des pensées pour le moins embrouillées, entre regrets, remords et souvenirs douloureux. L'idée revient, lancinante, qu'il ne veut surtout pas que l'on prévienne ses parents. Plutôt s'adresser à son ex-femme. Nous sommes aveuglés par les gyrophares, nous entendons les sirènes hurler. Tout cela est confus, désespéré et désordonné, mais, après tout, il n'est pas interdit d'avoir les idées opaques lorsque l'on vit ses derniers instants. L'homme a tout de même la faculté de voir les

7. *Un accident*, 1975.

MICHEL SARDOU

regards hostiles qui entourent son agonie. Il doit être coupable, ce qui expliquerait les injures dont l'accable une inconnue.

Tout cela n'est pas très gai, on baigne même dans la tragédie, et ce n'est en tout cas pas avec une telle chanson que l'on pourrait faire chanter la France de l'été 1975. Ce ne sera pas le tube des vacances, pense-t-on.

À vingt-huit ans comme à vingt, il navigue à contre-courant dans les eaux surnoises du show-business. Chanter *Un accident* à la veille des départs en vacances, c'est audacieux quand même. Personne n'imagine de joyeuses familles reprendre en chœur : « ... pour moi tout mon corps saigne mais reste-t-il un survivant ?... ».

D'ailleurs, accueillie froidement par les programmeurs radio, qui craignent de donner des idées noires à leurs auditeurs avant qu'ils prennent la route, la chanson se heurte à une barrière invisible mais bien réelle, celle de l'incompréhension. Un autre instrument de la censure... Avant que s'opère un renversement surprenant : portée par la voix de Sardou, par son originalité, son humanité, ce texte à la fois simple et déchirant va faire son chemin rapidement. La musique de Jacques Revaux n'y est pas pour rien. Au-delà, les paroles tranchent avec tout ce que l'on a l'habitude d'entendre. Elles nous parlent d'un drame qui n'arrive heureusement pas si souvent, mais qui peut toucher n'importe lequel d'entre nous, à tout moment. C'est à la fois une menace et un avertissement. Chaque mot est lourd de sens, chaque image pèse des tonnes de douleur et de remords. C'est une chanson que l'on écoute et que l'on regarde. Il est facile d'imaginer cet homme pris dans le fracas de tôle qui va devenir son cercueil, et qui livre pour un public fantomatique ses dernières sensations.

Un accident n'est pas un slow d'été, tant elle est différente des chansons que l'on a coutume d'écouter, surtout à cette époque de l'année. Elle crée des émotions neuves, perturbe, fascine. On est loin des *jet'aimeàmourirmonamour* et autres fadaïses qui embrasaient les nuits d'été ces années-là. En cas d'échec, il serait aisé de prétendre que le choix de la date de sortie du disque était catastrophique. Première surprise, les programmeurs radio vont vite se « décoincer » et suivre l'enthousiasme de leurs auditeurs. Donc nous allons entendre *Un accident* tout l'été, entre les départs en vacances et les retours, les longs parcours, les bouchons, les accidents plus ou moins graves.

L'autoroute des vacances, c'est aussi, à cette époque, l'autoroute des hécatombes. En 1972, on avait dénombré dix-huit mille morts sur les routes. Ce fut le début d'une prise de conscience, mais il faudrait du temps pour opérer un premier renversement. 1975, c'est encore une époque où les règles de circulation sont on ne peut plus souples, pour ne pas dire lâches. La sauvagerie règne sur les routes et c'est d'ailleurs tout ce qu'exprime cette chanson. Le nombre de morts reste effarant même si la sécurité routière, jusque-là une idée assez pâle, commence à prendre de l'importance. Les pouvoirs publics ont compris qu'il fallait vraiment agir avec rigueur et même une certaine brutalité. Il est temps de dire à des milliers de chauffards que les règles ont changé, que désormais, on ne pourra plus faire n'importe quoi, au risque de tuer. Ce n'est certes pas la chanson de Sardou qui a provoqué cette prise de conscience, il est évident qu'elle y a participé, quand même. Alignement des planètes.

D'autres chanteurs avaient abordé le sujet : Eddy Mitchell en 1970, avec *L'Accident*, Barbara en 1972, avec *Accident*, Francis Cabrel chantera *Chauffard* en 1981... Sans créer un tel choc dans l'esprit du public. Les mots de Sardou emportent tout. Et sa voix qui n'a jamais mieux

MICHEL SARDOU

porté. Il imprime en plus sa noirceur, sa désespérance (« ma vie ne vaut pas une vie »), qu'il promène avec élégance et une certaine légèreté dans la vie courante.

La chanson est devenue un tube, le succès de l'été, celui que tout le monde fredonne, que l'on entend sans cesse sur les ondes. Elle sera même classée numéro 1 des ventes de 45 tours la semaine qui précède le 15 août, le moment le plus meurtrier de l'année.

Dans les années qui suivent, Sardou ne rechignera pas sur scène à continuer de chanter *Un accident*, pas comme un message – ce n'est pas son genre –, plutôt comme l'expression d'un malaise intime qu'il chercherait à dissiper. Le nombre de morts sur les routes va diminuer chaque année (trois mille deux cents en 2023, ce qui est encore trop mais c'est à peu près six fois moins qu'en 1976 !). La coïncidence avec sa chanson et son succès ? Plutôt que de tirer des conclusions nébuleuses, il lui est arrivé de raconter comment lui est venue l'idée de cette chanson, de ce thème effrayant.

C'est la peur qui l'a guidé. À l'époque, il avait vingt-huit ans, aimait les belles voitures et la vitesse, mais il passait des heures et des heures sur les routes le jour et la nuit, assez pour côtoyer régulièrement le danger. Le moment est arrivé où il a commencé d'avoir peur des autres sur la route. Cette sensation que quoi que l'on fasse, on ne peut pas être à l'abri. Ce sentiment l'a poussé à écrire cette chanson. À matérialiser sa peur avec des images effrayantes. Une façon d'aller au plus noir de ses pensées et de ses cauchemars, comme pour les exorciser.

La plupart d'entre nous vivent avec leurs craintes sans pour autant les discerner. Lorsque l'inévitable arrive – ce n'est heureusement pas toujours le cas –, l'effroi est d'autant plus grand. Sardou n'est pas de

LES MOTS DE SA VIE

ACCIDENT

ceux qui avancent les yeux fermés et c'est sans doute une chance de pouvoir parfois poser des mots sur ses angoisses. Il a été le premier surpris du succès triomphal remporté par sa chanson, mais n'en a jamais tiré de conclusion. Trente ans plus tard, il vivra un véritable accident de voiture en volant au secours de sa fille, victime d'une agression. L'accident n'était pas si grave au regard du drame intime qui était en train de se jouer⁸.

Si les films sont plus beaux que la vie, les chansons ne sont pas toujours aussi tristes que celles qui parlent de la mort, du sang, de la culpabilité et de la souffrance. Mais celles-là sont indispensables car elles éclairent et peuvent aider à vivre un peu mieux.

8. Voir *Filles*.



ADMIRATIONS

Chez lui, c'est la pudeur qui domine. Cette façon de ne quasiment rien dire de ses parents, en tout cas tant qu'ils étaient vivants, de laisser entendre son amour à travers des chansons plutôt qu'avec des mots. Il a de la retenue, tout le temps, il n'est jamais enclin à évoquer une peine, une déception, et pas plus une immense joie. Au-delà de ses écrits, des provocations et des phrases bien senties qui sont la marque de son répertoire, il reste très mesuré dès qu'il s'agit de s'exprimer, en interview ou en petit comité. C'est un aspect mal connu de sa personnalité qui le rend d'autant plus attachant.

Il en va de même pour ses sujets d'admiration. Comme tout le monde, son cœur et son cerveau le portent, l'emportent même, vers telle ou telle personne ou personnalité. De là à l'exprimer, il y a déjà un pas. Quant à le crier sur tous les toits, n'y comptez pas.

À le connaître un peu, on apprend assez vite son admiration absolue pour Napoléon. Ses exploits, ses excès, son intelligence inouïe, son courage, sa complexité. Il en est un fervent admirateur, au point – et ce n'est qu'un détail sans grande importance – d'avoir donné Napoléon comme deuxième prénom à son fils aîné, Romain. L'enfant ayant eu dans le même temps Alain Delon comme parrain, il était bien servi...

L'histoire, c'est son domaine de prédilection. De Danton à Jules César, son répertoire fourmille de héros presque familiers. Parfois, il fait quelques détours pour exprimer ce qu'il ressent. Ainsi, lorsqu'il fait appel à la mémoire de Lénine, dans sa chanson *Vladimir Ilitch*, c'est